

Jacques Poulain
Hans Jörg Sandkühler
Fathi Triki
(éd.)

Les figures de l'humanité

Philosophie et transculturalité

Jacques Poulain
Hans Jörg Sandkühler
Fathi Triki
(éd.)

Les figures de l'humanité

Fathi Triki

Introduction

L'objectif du projet d'une philosophie transculturelle est de renouveler le glossaire des notions opératoires dans notre manière de comprendre le monde. L'idée de modernité, celles de tradition et d'identité, de liberté et de démocratie, de critique et de culture méritent d'être réexaminées à la lumière de notre actualité. En fait, ce renouvellement est une nécessité parce qu'il nous est impossible de participer à la compréhension du nouvel espace où nous vivons, espace de communication vivant et universel, à l'aide de concepts stagnants et de savoirs inadaptés.

Par l'examen attentif des modes de culture, par l'introduction d'un nouvel universalisme tenant compte des différences et des diversités, nous participons à un actuel débat philosophique, en Europe comme dans le monde arabe, dédié à la construction ontologique d'une identité plurielle et d'une altérité tolérante. L'universalité à laquelle nous nous référons s'exprime par *une vision non réductionniste du monde*, une *communicabilité* respectueuse des différences, des cultures et des expressions de l'homme, par ce que nous avons appelé une *transculturalité* créatrice de valeurs et par *une rationalité* ouverte au vivre-ensemble dans la dignité.

Nous réfléchissons sur le respect et la dignité, ce qui nous permet de démontrer que l'humain ne s'exprime que par la dignité, le respect des droits et la reconnaissance. Térence Afer (Terentius), ce captif carthaginois du 2^{ème} siècle avant J.C., qui a vécu à Rome après la seconde guerre punique et a été affranchi par son maître, grand homme de culture de l'époque, écrit dans sa comédie « L'autopunition » : « Je suis homme et rien de ce qui est humain, je ne le tiens pour m'être étranger ». Bien sûr, cette phrase fut prononcée par un déraciné, un déplacé, par celui qui vient de perdre sa patrie Carthage et qui sait probablement que Carthage va à sa perte. Voulait-il se dégager de toute appartenance pour devenir un citoyen du monde, ni carthaginois, ni romain, pour déclarer son humanité, son appartenance presque exclusive à l'humanité? Toujours est-il que ce sentiment ne peut être étranger à quiconque ayant subi le déplacement, l'immigration, le déracinement, l'esclavage et la domination, mais aussi connu la libération et l'acquisition du savoir. C'est pourquoi il se déclare homme, mettant en exergue l'unité et l'universalité, au-delà de toute appartenance.

Mais il ajoute immédiatement que « rien de ce qui est humain n'est étranger à son existence ». C'est une réelle mise en exergue de la diversité qui caractérise la réalité de l'humain. Fils de la guerre et comédien, carthaginois et romain, vaincu

et vainqueur, Térence Afer exprime ici les figures diversifiées, contradictoires même, de l'humain. Mieux encore, il souligne qu'appartenir à l'humain suppose revendiquer sa pluralité. Il semble que la condition humaine elle-même inciterait à un certain scepticisme quant à l'idée d'appartenance à l'homme. La visibilité la plus nette de l'humain n'est-elle pas la guerre, cette machine mortelle à l'homme et au monde habitable? La phrase de Térence citée plus haut n'annonce-t-elle pas, d'une façon prémonitoire, la destruction, la fin même de Carthage ?

Je pense qu'il faut considérer les deux pôles de l'appartenance à l'humain. L'homme est capable de raison, d'amour et de bonté, mais il est aussi capable de génocide, de massacre, d'exclusion et de haine. Michel Serres souligne qu'au moment où Descartes met en place ce qui sera les règles de la rationalité moderne, les Européens en Amérique s'occupaient à exterminer systématiquement la population indigène de ce nouveau continent. Michel Serres ajoute que cela ne serait ni étrange, ni contradictoire.

C'est au voisinage du pôle idéal de l'unité humaine que la guerre, la violence et la haine prennent leur signification réelle. C'est probablement l'inhumain ou plutôt l'anti-humain qui se montrent manifestes : l'étrangeté, l'horreur et l'incompréhension forment somme toute l'édifice de notre univers. Cela n'est ni bon, ni mauvais. Cela fait tout simplement partie de l'humain, de la nature humaine, pour ainsi dire.

Spinoza l'a confirmé : Les hommes se définissent par leur seule puissance et le droit de chacun correspond à la puissance déterminée dont il jouit. Ce signifie que « tout ce qu'un individu soumis au seul empire de la nature juge lui être utile, que ce soit sous la conduite de la droite raison ou par la violence de ses passions, il lui est loisible de l'accaparer en vertu d'un droit de nature souverain et de s'en saisir par quoi que ce soit, par la force, la ruse, le moyen qui lui paraîtra le plus facile ».

L'homme, pourrait-on dire, n'est plus qu'effort de conservation d'une puissance au milieu d'autres puissances. C'est l'appétit qui le plus souvent détermine les hommes et la puissance est à son service, à savoir le droit de chacun. Ainsi, la guerre que chaque homme déclare à autrui est si naturelle qu'elle est la simple expression de l'appétit et de la conservation. Chaque individu tend à persévérer dans son être et ce qui l'en empêche lui est ennemi par nature. La notion même d'état naturel de guerre ne prend son sens qu'en regard des hommes eux-mêmes et non en rapport à l'ensemble des choses naturelles. Par exemple, « les poissons sont déterminés par la Nature à nager, les grands poissons à manger les petits; par suite, les poissons jouissent de l'eau, et les grands mangent les petits, en vertu d'un droit naturel souverain ».

Mais la puissance de chacun ou, en d'autres termes, son droit de nature, est constamment à conserver et à défendre. Que ce soit contre les difficultés naturelles de survie ou à l'égard de son prochain, l'homme naturel n'a aucune garantie, ni sécurité. C'est pourquoi, pour Spinoza, son droit « est en réalité inexistant ou

du moins n'aura qu'une existence purement théorique », quand il n'est pas sûr de le conserver. Le pouvoir est inversement proportionnel à la crainte de le perdre.

Ce voisinage du pôle humain trop humain renforce d'une manière inattendue l'idéal de l'unité de l'homme. La solution spinoziste est basée sur l'idée de civilité. Pour avoir plus de pouvoir, les individus devront unir leurs forces et renforcer par là leur droit naturel. Chacun redoutant la faiblesse de la solitude et s'aliant à ses semblables pour se procurer les choses nécessaires à la vie, on peut dire que tous « ont de l'état civil un appétit naturel » ; « il n'est personne qui ne désire vivre à l'abri de la crainte autant qu'il se peut et cela est tout à fait impossible aussi longtemps qu'il est loisible à chacun de faire tout ce qui lui plaît ». De tout temps, ajoute Spinoza, les hommes se sont prêté une assistance mutuelle et les scolastiques n'avaient pas tort d'appeler l'homme « un animal sociale ».

Nietzsche, quant à lui, trouve une autre solution : la nécessité de la *lutte*, non pas sublimée dans la conscience et dans l'esprit, mais lutte pour le pouvoir¹, lutte pour la vie tout court. Il écrit : « On pourra conseiller la guerre comme remède à des peuples dont les forces s'épuisent pitoyablement, à supposer qu'ils veuillent vraiment continuer à *vivre* ». ² Il ajoute : « Pour l'instant, nous ne connaissons pas d'autre moyen qui puisse communiquer aux peuples progressivement épuisés cette rude énergie du camp, cette haine profonde et impersonnelle, ce sang froid de meurtrier à la bonne conscience, cette ardeur cristallisant une communauté dans la destruction de l'ennemi, cette superbe indifférence aux grandes pertes, à sa propre vie comme à celle de ses amis, cet ébranlement sourd, ce séisme de l'âme, les leur communiquer aussi fortement et sûrement que le fait n'importe quelle grande guerre ». ³

La solution nietzschéenne se situe donc dans la lutte pour la vie, dans la résistance quotidienne contre la faiblesse, l'épuisement, l'esclavage.

Ces deux solutions sont complémentaires. La citoyenneté n'est pas toujours acquise. L'unité de l'homme n'est une évidence que dans l'esprit d'un rêveur. Toutes deux sont à conquérir quotidiennement dans la lutte pour la vie, dans la résistance contre l'inhumain.

En conclusion, la phrase si moderne de Térence, voix d'un vaincu, d'un opprimé affirmant sa liberté et sa supériorité, est une forme de résistance exercée par le biais d'une vision universelle de l'homme et, malgré la diversité de l'humain, de l'exigence du vivre-ensemble.

¹ Cf. la conférence donnée par Michel Foucault à Tunis, le 18 mai 1971, où il montre que toute mise en cause de la vérité et de la connaissance chez Nietzsche a pour effet l'idée que la connaissance est *dans* la lutte pour le pouvoir; elle n'est pas le reflet de la lutte des classes.

² Nietzsche, *Le voyageur et son ombre*, § 187.

³ Nietzsche, *Humain trop humain*, § 477.